

contre la grande émeute de 89 ? Qui s'est constitué le *grand-prévôt de l'Europe* (1) ? c'est encore M. de Metternich. Comme vous le voyez, l'illustre chancelier d'Autriche a beaucoup fait, et surtout n'a pas peu à faire. Dans tous les grands événements qui ont agité le monde depuis quarante ans, il a sa large part d'action et de responsabilité.

Il ne faudrait pourtant pas se représenter cet opiniâtre défenseur des vieilles traditions gouvernementales sous la forme d'un tyran farouche, toujours prêt à en appeler au canon ou au knout comme dernière raison des rois. M. de Metternich est un homme de mœurs douces, d'habitudes élégantes, éclairé, souple, insinuant ? c'est la Circé du despotisme. Pour lui il ne s'agit pas d'opprimer les masses, mais bien de les séduire, de les engourdir et à la rigueur de leur faire subir la métamorphose des compagnons d'Ulysse. Vos gouvernants, leur dit-il, vous doivent du bien-être, *panem et circenses*, en voilà ; de la liberté civile, en voilà encore ; de la liberté politique, vous n'en aurez pas, cela ne vaut rien ; chantez, riez, dansez, vivez bien, soyez heureux, faites de la poésie ou des enfants si vous voulez, mais surtout raisonnez peu, sinon, nous vous enverrons *paternellement* au *Spielberg* où l'on est fort mal à son aise. Ajoutons que le *Spielberg* est un moyen de gouvernement peu usité, du moins pour l'Autriche, et plus particulièrement réservé à cette pauvre Italie, qui ne se soumet qu'à la force et qu'on traite en pays conquis.

Il ne faudrait pas non plus exagérer la taille déjà bien haute de ce personnage historique, et répéter avec plusieurs que de M. de Metternich date pour la politique autrichienne une ère nouvelle. D'abord on vous dira à Vienne que François II n'était pas aussi roi fainéant qu'on le pense généralement ; ensuite rien de plus invariable que la politique autrichienne depuis 1789 jusqu'en 1814 ; c'est une lutte constante contre la France, entrecoupée de trêves de courte durée, lutte de principes d'abord et puis lutte de territoires. L'Autriche ne renonce jamais à ce qu'elle est forcée de céder ; vaincue elle négocie, mais quand elle signe une paix onéreuse, c'est en méditant une guerre nouvelle ; les alliances, les mariages suspendent sa marche, mais ne la détournent jamais ; telle elle s'est montrée à Leoben après cinq campagnes acharnées ; à Lunéville, après la défaite d'Hohenlinden ; à Presbourg, après Austerlitz ; à Vienne après Wagram, et enfin à Prague après notre malheureuse campagne de Moscou. Ici M. de Metternich a trouvé la voie toute tracée, il l'a suivie avec une merveilleuse sagacité, et par l'attitude prépondérante qu'il a su donner à l'Autriche en 1813, il a certainement rendu un immense service à son pays. Comme Français j'aime peu M. de Metternich, non pas tant parcequ'il nous a vaincus lui et un million d'hommes, que parcequ'il a cruellement profité de sa victoire. Si non content de réparer amplement ses pertes, le cabinet de Vienne voulait encore se venger de l'humiliant traité de Presbourg, ce n'était pas la peine de crier si haut qu'il ne faisait la guerre qu'à un homme en nous faisant payer si cher les caprices de ce géant, enfant gâté de la gloire. La déclaration de Francfort nous promettait notre ligne du Rhin, le traité de 1815 nous l'a enlevée ; c'est là notre traité de Presbourg à nous ; voilà vingt-cinq ans que nous le subissons ; mais l'iniquité ne se prescrit pas en politique ; la mauvaise carte géographique tracée par le congrès de Vienne, dont la Belgique a déjà enlevé un lambeau, sera tôt ou tard déchirée avec l'épée ; et tant que la France n'aura pas ses limites naturelles, l'équilibre européen, cette œuvre chérie de M. de Metternich, clochera d'un pied.

(1) Expressions de M. de Metternich,

Comme biographe, je dois faire abstraction ici de tout sentiment de nationalité, me placer autant que possible au point de vue de mon personnage, laisser à d'autres le soin de l'accuser ou de le défendre, et m'attacher surtout à le représenter tel qu'il est. Pour faire cela convenablement il me faudrait un livre et je n'ai que trente-six pages ; je serai bref, dogmatique, incomplet, ce n'est pas ma faute.

Clément Wenceslas, comte de Metternich-Winneburg-Ochsenhausen, naquit à Coblenz, le 15 mai 1773, d'une des meilleures familles du pays. L'enfance de M. de Metternich ne présente rien de remarquable. Seulement, j'ai là sous la main un *Taschenbuch* (1) que je recommande à l'attention de la censure autrichienne, si tant est qu'elle soit bien méchante, ce que je ne crois pas en ce qui touche du moins certains côtés légers de la vie de M. le chancelier. Dans ce *Taschenbuch* il est dit que l'enfance de M. de Metternich fut studieuse, mais un peu précoce ; les jeunes filles attachées au service de madame sa mère attiraient au jeune Clément autant de réprimandes que ses succès scolaires lui valaient de louanges. M. de Metternich le père se montrait, lui, fort indulgent, il se plaisait à reconnaître à ces traits le sang de sa race, il en augurait bien pour son fils ; et quand madame de Metternich venait se plaindre de quelque nouvelle incartade amoureuse : "*Lass ihn gehem, laisse-le faire !*" disait-il, *das wird ein tüchtiger Kerl seyn ; nous aurons là un fameux gaillard.*"

A quinze ans le jeune Metternich fut envoyé à l'Université de Strasbourg où il étudia sous le célèbre professeur de Kock, en compagnie de Benjamin Constant. Ces deux hommes, à qui la fortune réservait de hautes destinées dans des voies différentes, se lièrent d'amitié sur les bancs ; je crois même qu'alors M. de Metternich partageait un peu l'effervescence des idées philosophiques qui enflammaient toutes les jeunes têtes ; sa philosophie s'acheva en 1790, et ses études furent complétées en Allemagne. Après avoir visité l'Angleterre et la Hollande, il vint à Vienne où il épousa, à vingt-un ans, la fille du prince de Kaunitz-Rietberg.

C'est de cette époque que date son premier pas dans la carrière diplomatique. Chargé de représenter les comtes de Westphalie au congrès de Rastadt, il se fit remarquer de l'empereur François II qui le prit à son service, l'attacha d'abord au comte de Stadion son ambassadeur à Saint-Petersbourg, le nomma son ministre à la cour de Dresde, et enfin le chargea, en 1806, de représenter l'Autriche à la cour de Napoléon.

L'Autriche était alors dans une triste position ; chassée de l'Italie par Bonaparte, refoulée sur le Rhin par Moreau, elle avait tenté de se relever en s'alliant avec la Russie ; cette coalition avait été brisée à Austerlitz. Napoléon avait largement usé de ses droits de vainqueur ; il avait arraché au vaincu le vieux manteau impérial des Césars ; il avait mis la main sur le sceptre de la Confédération ; il avait pétri et repétri l'Allemagne au gré de sa pensée ; il avait créé des duchés, des principautés, des royautes même. Il avait agrandi le Wurtemberg, la Bavière et le duché de Bade, il avait taillé en plein drap, pour vêtir chacun de ses lieutenants, et tout cela aux dépens de l'Autriche. La Prusse avait voulu remuer à son tour ; d'un bond l'empereur avait coupé en deux, à Iéna, ce frère et mince état qui rampe comme un serpent le long de la Baltique, et la Prusse avait été démembrée, morcelée et disloquée comme l'Autriche.

(1) Les *Taschenbücher* (livres de poche) sont de petits keepsakes qui se publient annuellement en Allemagne, et renferment quelquefois des pages fort intéressantes.